

« Plutôt que rien : Démontages » : L'énigme d'un jour, qu'y a-t-il entre le rien et le démontage ?

C'est le monde à l'envers, j'ai appris qu'il est possible qu'une exposition donne à voir l'installation de l'œuvre et son démontage d'avantage que l'œuvre en elle-même, c'est le cas de l'exposition présentée dans le Centre d'art de la Maison populaire qui s'intitulait « Plutôt que rien : démontages ». Ce lieu d'exposition est parfois un point de litige car c'est un passage obligé pour les adhérents qui traversent cet espace au moins une fois par semaine. Ce qui change cette fois-ci c'est qu'on ne voit jamais la même exposition. Qui d'entre nous n'a pas crié au moins une fois en faisant la traversée hebdomadaire obligatoire de la salle d'exposition « C'est toujours la même chose ! » ? Comme si nous souhaiterions qu'elle change plus souvent que selon le programme de la Maison populaire qui prévoit un rythme de trois expositions par an. Raphaële Jeune, la commissaire d'exposition invitée cette année en résidence a ainsi décidé de diviser la première de ces trois périodes en 45 manifestations artistiques journalières qui se déroulaient du 19 janvier au 26 mars 2011. Nous avons donc pu découvrir et rencontrer chaque jour une nouvelle œuvre et un nouvel artiste, toutefois comme à l'école, certains redoublent ou sautent une classe, ainsi il n'y a que 42 artistes pour les 45 expositions.

Cette situation exceptionnelle a attisé ma curiosité et m'a posé beaucoup de questionnements. Cette agitation perpétuelle, du montage et démontage concentrés dans une journée, ne peut-elle pas être frustrante pour les artistes ? Leurs possibilités ne sont-elles pas restreintes par cette contrainte de temps ? J'ai observé chaque jour les allers et venues des artistes dans ce quartier situé hors du centre ville, au delà du périphérique. J'ai aussi remarqué l'indifférence des adhérents qui passaient quotidiennement. Mais avant parlons un peu du Centre d'art qui est présenté comme un lieu où sont passés beaucoup de commissaires d'exposition et d'artistes contemporains qui sont aujourd'hui très renommés. Il n'y aurait donc pas que les adhérents qui seraient obligés d'y passer ! Pour nous les adhérents, ce lieu est comme un patio couvert, nous le considérons parfois au mieux comme une espèce de sas que l'on doit absolument traverser, mais sans être fouillés ! Que dire de plus, ce patio couvert est encombré d'œuvres quelques fois dérangeantes, bruyantes, odorantes, parfois clinquantes, tour à tour agréables et désagréables. L'art est sûrement là pour taper nos yeux, mais sûrement pas pour être beau ou laid. Cette particularité que ce lieu d'exposition soit aussi un lieu de passage vers d'autres activités est une volonté de la Maison populaire. Traverser cet espace encombré me fait parfois penser au rituel du lavement de l'âme. C'est comme vivre une expérience de l'amour sans passion ou l'amour à l'insu... Ici c'est rassurant parce que cela dure depuis 1995 et c'est une histoire qui va durer encore longtemps.

Avec cette exposition, l'espace n'est plus encombré, il n'y a plus qu'un mouvement continu. « Plutôt que rien » n'a pas pour autant montré le vide ou l'absence des choses. Comme dans les tableaux orientaux les traits sont seulement devenus fugaces et évanescents.

L'exposition semble être toujours « entre deux », les œuvres ne sont jamais vraiment « faites » puisque les artistes doivent faire et défaire en 11 heures entre 10h et 21h. Je me demande même si la pause déjeuner est problématique pour certains ! Ces œuvres fugaces se regardent à la fois en tant qu'œuvre et en tant qu'action, finalement cette double exigence leur confère un statut d'œuvre très particulier « d'entre-deux ». Que peut-on faire en une journée ? Neal Beggs a mis la journée pour créer un trait sur le mur en collant des scotches colorés, de 5 mètres de longueur et 10 centimètre de largeur, un long effort qui s'est soldé par un décollage presque immédiat. Finalement ces 45 expositions d'un jour ne nous donnent pas vraiment à voir la transformation des choses mais toujours l'instantané d'un « entre-deux ». En effet, le visiteur n'a qu'une vision d'un court moment de la journée, on ne voit souvent que des murs blancs et vides... C'est d'ailleurs cela qui m'a interpellé, a attiré mon attention et suscite ma curiosité.

En général quand j'ouvre la porte de la Maison populaire, je sais que j'ouvre aussi la porte d'un lieu d'exposition reconnu dans le milieu de l'art comme étant avant-gardiste. Selon la critique d'art Emmanuelle Lequeux, ce lieu prend des partis-pris radicaux et multiplie les initiatives expérimentales. Par la force des choses nos adhérents visitent régulièrement ce lieu, sont ils devenus avant-gardistes à leur insu ? Cela expliquerait peut être cette nonchalance face aux œuvres... La nonchalance peut être une très belle attitude comme le montrent certains films de la nouvelle vague. Quand j'entre dans le Centre d'art je n'ai pas le temps de me distraire car je suis toujours en retard, c'est donc en sortant de l'activité après avoir accompli quelque chose que je deviens un peu attentive à ce qui se passe dans ce sas, cet espace « entre-deux ». Chaque jour j'ai ainsi demandé à Claudine ou à Malika, nos charmants personnels d'accueil : « Qu'est-ce que c'est aujourd'hui, où est l'œuvre ? ». C'est exactement comme l'enfant qui arrive à table en demandant ce que l'on va manger ce soir. Les aliments servis sont importants pour la croissance des enfants, les visiteurs des expositions doivent t'il grandir eux aussi ?

« Mais où ça ? Je ne vois rien ». La réponse est souvent « Là bas, là bas ! ». « Là bas, où ? » « Il faut se rapprocher ! » Quelques fois même en se rapprochant on ne voit pas grand-chose... Une centaine de petits trous percés sur le mur, de pâles boules de lumière qui se promènent sur le mur. Heureusement les personnels d'accueil et la médiatrice, donnent des indications, sinon la plupart du temps nous passons à côté de l'œuvre. Un soir, c'est un ordinateur qui est placé au centre de l'espace, cela me fait penser à l'idée que l'informatique a libéré le travail, d'un autre côté l'électronique a aussi généré beaucoup de chômage... Quelle est la place de cet outil dans la création artistique aujourd'hui et dans cette exposition en particulier ? Beaucoup d'artistes ont installé un bureau et un ordinateur dans l'espace laissé vide autour et s'exposaient ainsi en train de travailler, la salle semblait alors immense. Souvent l'ordinateur projetait des images mouvantes sur le mur blanc, il faut alors accepter de s'arrêter un moment pour prendre le temps de saisir le mouvement des images.

En m'approchant, en prenant le temps, je rencontre l'artiste qui m'explique que l'ordinateur facsimile ce qui se passe dehors. L'artiste est notre œil, nos lunettes mais dehors la scène est floue, peut être n'avons que nous n'avons pas de yeux adaptés à ce monde... Mais le monde a t'il besoin d'être vérifié ? A t'il besoin de nous rendre des comptes ? Et pourquoi devrait il s'adapter à nos yeux ? L'œuvre met en évidence le fait que ce monde incompréhensible nous éconduit et nous laisse tristes. L'artiste m'invite à dessiner et écrire sur le mur la vérité de ce monde. C'est peut être à ça que servent les murs ? Je me souviens du temps où mes enfants étaient petits à la maison, ils n'ont jamais laissé les murs blancs tranquilles. Mais sommes-nous tous tagueurs ou artistes ? L'espace est il là pour être rempli ? Dans l'exposition, le mur blanc est fait pour être occupé par le monde du dehors, même par des choses de l'extérieur qui peuvent nous agresser. Certains artistes le cassent ou y incrustent un corps étranger, parfois c'est juste coller quelque chose ou gribouiller comme un bébé.

Cette exposition fonctionne comme un éternel retour, celui de la lutte du développement du moi qui ne peut se réaliser que par la découverte du monde. Comme une peau, le mur protège le moi du monde, c'est un obstacle qui obstrue la vue, l'art y ouvre des fenêtres. La contradiction est au comble. Dans les grottes de nos ancêtres, dix mille animaux s'égarèrent et s'entassaient déjà les uns sur les autres. J'avais un peu cette sensation de traverser la caverne lorsque je commençais à comprendre l'intention des artistes et j'ai vraiment pris l'habitude de regarder le mur d'en face avec curiosité. La récurrence de la présence de l'ordinateur, du projecteur, de la caméra, appareil photo et téléphone portable qui se trouvaient sur une table au milieu de la salle m'a fait penser que les artistes contemporains n'utilisent peut être plus beaucoup les outils traditionnels que sont les pinceaux et la main. L'effet est il aussi grandiose qu'autrefois du temps de la grotte ? Peu importe, pour eux l'essentiel est qu'ils peuvent créer leur vérité dans un « ici », dans ces quatre-vingt mètres carré accessibles à tous, et un « maintenant » qui dure une journée. L'intersubjectivité est établie, c'est certainement pour cette raison que j'ai éprouvé de la sympathie pour eux. L'espace est à leur disposition, mais seulement pendant une journée, alors que nos aïeux de la grotte ont pris possession du lieu pour l'éternité... N'est-ce pas frustrant ? Tous les artistes semblaient pressés et soucieux. Ceux qui venaient la veille disaient tous : « Je ne sais pas quoi faire, je vais réfléchir, je verrais demain matin ». Je leur ai souvent répété que la nuit porte conseil... La possession de l'espace et du temps ne me semble pas être si facile ici, comme dans la vie.

La consigne est que tout doit commencer à 10h du matin et quoi qu'il arrive à 21h, rien ne doit rester, tout doit être remis en état. Mais certains artistes ont pris de l'avance en apportant les matériaux encombrant avant pour gagner du temps. Certains artistes n'avaient rien à installer puisqu'ils ont proposé une performance, leur propre corps et leurs actions devenaient l'œuvre d'art. Avec mon caractère, si cela avait été moi j'aurais fait un pied de nez

à cette figure d'autorité qu'est le commissaire d'exposition, comme l'on fait certains artistes, en finissant mon installation à quelques instants de l'heure du démontage, ou même en ne faisant rien de la journée, puisque finalement la non-action valorise l'action. Je me pose des questions sur ce métier de commissaire d'exposition, le protocole que la commissaire a proposé aux artistes qu'elle a choisi étaient tout de même très contraignant. Dans ses conditions, comment trouver sa liberté et avoir le temps et les moyens de se faire le miroir du monde ? Le commissaire est un auteur, il fait donc autorité, autorité... autoritaire ?! Finalement les artistes ont souvent relevé ce défi et certaines œuvres nous ont rapportés des éléments du monde extérieur parfois tragiques. Comme une œuvre qui évoquait cette histoire d'un adolescent de Montreuil qui a perdu un œil par le flash-ball de la police. Ou cette triste histoire des lucioles, insectes en voie de disparition à cause des pesticides, qui sont transformées en écran de téléphone portable... Il faut tout raconter. Si j'étais artiste j'aurais tout raconté moi aussi, même le plus triste. Il faut être le maître du lieu et du temps même si ce temps est éphémère et même pour un public qui ne fait que passer.

Ces artistes sont pugnaces malgré l'indifférence des passants, pourtant cette exposition favorise le contact humain puisqu'on peut avoir un échange direct avec l'artiste. Les artistes doivent profondément croire en ce qu'ils font pour y passer tout ce temps. Comme le temps passé par Marie Reinert à dessiner à la mine graphite des milliers de cercles et les superposer sur la surface pour arriver à un disque d'au moins 50 centimètres de diamètre. Je lui ai demandé combien de temps elle a mis pour sa réalisation, elle m'a répondu « longtemps ! ». Elle m'a expliqué qu'elle admirait l'œuvre de Kasimir Malevitch qui est célèbre pour ses carrés monochromes. Je me pose la question du prix de l'œuvre de Marie Reinert comparée à celle de Malevitch avec laquelle on pourrait nourrir une population entière. De ses deux œuvres, en est il une plus proche de la vérité que l'autre ? Comment juge t'on l'art afin de lui donner un prix ? Les œuvres les plus justes sont elles les plus chères ? Je pense que dans cette caverne qui a l'air d'avoir des millénaires il n'est pas question de prestige.

Pourtant les artistes semblent avoir conscience que ce lieu est reconnu par le monde de l'art et qu'il s'y ai passé beaucoup de choses de très grande qualité. J'ai l'impression aussi qu'ici on ose des choses que l'on s'interdirait ailleurs, certains artistes on même fait souffler un vent de révolte contre l'ordre établi. On chuchote que la vérité est ailleurs, on ne nous dit pas tout... La fumée blanche de Bertrand Lamarche se répand sur le sol tapissé de noir. Quelle beauté cette fumée de vérité qui s'accrochait sur le tapis de feutre. Une vérité qui ne fuyait pas et créait de la beauté. Cela m'a évoqué l'image de la fumée blanche qui s'échappe du toit du Vatican pour annoncer l'élection du Pape. Ici le grand Marchal (Damien Marchal) a mis le feu, il a passé la journée à tisser une mèche de dynamite sur une toile en dessinant la mélodie de « La chevauchée des Walkyries ». Le soir venu, nous étions appelées pour voir la mise à feu, « A-t-on appelé les pompiers ? » ai-je murmuré, cela ne m'aurait pas surprise dans ce monde obsédé par la précaution... Ils n'étaient pas là. Sur le canevas de point de croix

l'artiste a brodé le titre du deuxième volet de « L'Anneau de Nibelung », l'œuvre fleuve de Wagner. L'artiste m'a expliqué qu'il a brodé pendant toute la journée juste pour ce moment du défaire ! J'ai alors imaginé une jeune fille en pleine préparation du mariage ou Pénélope qui refait et défait son ouvrage en attendant Ulysse. Dans cette œuvre Walkyrie, la déesse corbeau est soucieuse du destin du monde. Quelle aventure ce dynamitage ! L'œuvre est jubilatoire, car qui n'aurait pas envie parfois d'allumer un bâton de dynamite ! Mais finalement elle reste sage puisque la mise à feu a lieu sur une surface de moins de deux mètres carrés ! La révolution au point de croix... Le nom de la déesse brûle et son assourdissante valse de la chevauchée qui annonce la fin du monde qui brûle avec elle. Je n'entendais vraiment que les giclements du feu qui suivait le fil de dynamite, on aurait dit que le bruit était presque doux et paisible. Quelle beauté cette fine ligne rouge du feu qui contourne le canevas blanc en train de se consumer par le feu de la rage de l'artiste. Nous sommes tous témoins mais la vérité, une vérité était ailleurs, dans ma tête. J'entendais les grognements des hélicoptères militaires américains de Coppola. J'ai demandé à Damien Marchal quelle était la raison de ce geste, peut être le souvenir de sa mère en train de broder ? Il m'a dit qu'il avait simplement expérimenté le passage à l'acte. Mais en général le passage à l'acte concerne les actes criminels. Je lui ai demandé pourquoi il a choisi ce morceau qui marque si fort les esprits, il ne répond pas. En fait il sait tout, je crois. Il sait tout dans son inconscient comme si il l'avait vécu. Walkyrie d'antan se souciait du destin du monde, cette déesse de la sagesse et de l'immortalité transportait les guerriers tombés morts au pays des immortels. Mais combien de guerriers anonymes les nouvelles Walkyries ont abandonné et abandonnent encore dans les champs des mortels sans les avoir portés au pays des immortels ? Suffit-il que leur nom soit gravé sur le marbre froid pour que l'on s'en souvienne ? « Le Grand Marchal » est jeune comme presque tous les autres artistes qui ont participé à cette manifestation au pluriel. A-t-il conscience qu'il nous renvoie à de tristes images ? Les gens de mon âge vivent avec des images inconscientes de ces soldats abandonnés pendant des années.

Les poudres de dynamites ont brûlé sur la chevauchée des Walkyries, quelle belle revanche ! Artistes revanchards, c'est mon impression générale, comme un autre artiste qui a transformé cette caverne en local de marchand de fleur. Didier Courbot a offert aux passants de « Composer pour faire plaisir à quelqu'un ». Il m'a dit que le prix des fleurs était très élevé à cause de la mondialisation et du transport des semences et des fleurs elles-mêmes, malgré cela il les offrait aux visiteurs. Malika, hôtesse d'accueil à la chevelure de sirène, m'a fait gracieusement un bouquet qui est resté longtemps sur la table de mon salon. Les fleurs contemporaines durent plus longtemps, comme si elles n'étaient plus réelles et devenaient des images virtuelles en 3D. Je ne lui ai pas dit mais j'ai pensé que les conditions de production des fleurs créent aujourd'hui des pollutions diverses et donnent des maladies incurables aux ouvriers, mais présentées aussi généreusement ici, elles retrouvent la poésie des vraies fleurs d'autrefois. C'est ce jour-là que la médiatrice m'a appris que l'on pouvait visiter cette exposition même en restant chez soi, via une connexion internet grâce à la webcam qui filme

et retransmet en direct. Ah quel évènement ! Cela m'est présenté comme une manière très innovante d'être visiteur tout en étant ailleurs... Mais je pense que cet univers virtuel est dangereux car il n'y a plus d'ici ni de là-bas ! Un autre espace de dimension unique était en train de naître. Alors je me suis dit que « Plutôt que rien » n'est pas un titre adéquat par rapport à ce qui est vraiment présenté ici. Quelque chose de plus menaçant semble apparaître. Tout est immortalisé et unifié jusqu'à ce que même le temps disparaisse. Nous pouvons virtuellement faire revenir le temps passé, le retour vers le futur n'est pas seulement au cinéma ! Pour moi, le monde virtuel n'a aucune réalité puisqu'il abolit le passé et le futur, il n'a donc aucune existence dans le présent. Il est question ici de transformation et de flux, cette dimension du virtuel fait pour moi basculer le propos vers une sorte de mensonge. Pourquoi penser cette notion de « rien » aujourd'hui ? Une réponse à un monde saturé ? Malheureusement j'entrevois une impasse dans le concept de cette exposition. Aucun flux n'est possible sans passé, ni futur, ni présent... Je crois que j'ai compris ce que signifie pour moi le titre de l'exposition : l'énigme d'un hiatus entre le rien et le démontage, l'apparition et la disparition est enfin résolue. La faille entre les deux propos était insurmontable, donc infiniment intrigante.

Le démontage serait-il l'éternel retour du « rien » ? Un recommencement perpétuel qui nous pousserait à renouveler l'action réelle au lieu d'être absorbé par un monde virtuel ? Pour moi l'abolition du temps sur internet empêche toute pensée d'advenir. Derrière les flux et les réseaux de la toile, ce sont bien des personnes de chair et de sang qui effectuent ces transformations. Faut-il être nostalgique et s'attacher à notre mémoire ou faire table rase du passé pour créer le futur ? La philosophie taoïste peut résoudre ces antagonismes. Selon elle, c'est l'énergie de l'esprit qui est appelée couramment le *Qi*, qui est facteur de la transformation. Dans cette philosophie une seule chose compte : la volonté de la personne, rien ne se fait sans la volonté créatrice. L'artiste du rien a-t-il perdu toute volonté ? Au contraire, c'est dans ce rien, ce vide, qu'il prend conscience d'agir : « Plutôt que rien : démontages ». Je m'aperçois qu'aujourd'hui beaucoup d'artistes regardent en arrière et puisent leur inspiration dans le passé, c'est ainsi que l'on retrouve une volonté créatrice dans un monde qui s'épuise. Démontez ce que l'on a construit ou reculer pour avancer... Cette forme de temps circulaire produit-elle de l'énergie ou de l'épuisement ? Dans un monde d'accumulation, de saturation, la volonté, cette volonté peut-elle encore apparaître sans nécessité ? Quel signe de l'esprit du temps cette exposition ! Comme après un raz-de-marée, il reste un déséquilibre, un côté vide et l'autre saturé. Une vision pessimiste du monde m'apparaît : Nous voyageons dans ce va et vient entre le vide et le plein, sans même rêver de transformation, ni de circulation... Un vide de l'esprit naviguant entre la saturation et le rien. Les petits démontages conceptuels me font aussi penser aux destructions journalières dans les pays en guerre, Irak, Afghanistan, Libye... « Plutôt que rien : Guerres ». Là aussi il y a destruction du passé, des lieux des premières civilisations. Que restera-t-il de nous après le grand démontage, après la bombe ? Le web ! Le monde du tout, après le rien ! Mais on

s'éloigne, moi je préfère venir physiquement voir l'exposition et repartir avec un bouquet fait pour moi par Malika, et sentir son odeur dans mon salon plutôt que de le regarder sur mon écran. Via la webcam je ne peux pas non plus saluer les artistes, ni serrer leur main. Le monde virtuel, un monde sans moi.

Finalement ce que j'ai vu n'était pas la vérité du monde, mais la réalité du monde qui est en décomposition. C'est là que nos jeunes artistes recomposent coûte que coûte la vérité de ce monde avec cette réalité saturée qui est en train de frôler le vide. De ce vide, ils préfèrent recomposer la vérité du monde pour la remettre là où il faut être, à la Maison populaire, donc dans un monde rêvé. Il faut trouver le sens d'être de l'enfant qui a perdu un œil. Encore une contradiction, les démontages se font par remontages, ou l'inverse, car dans le vide, rien ne peut se faire sauf dans le monde virtuel. Pour moi, l'art n'est pas là pour créer le monde virtuel, au contraire il est là pour l'empêcher. Le rien, on doit le défaire avant qu'il s'allie au virtuel, on retourne en arrière en le démontant, par là sans doute, vrai ou faux, l'être resurgira. Dans la réalité humaine actuelle la vérité est suspendue dans le vide, entre le rien et le virtuel, le vide et le trop plein, c'est sans doute le problème particulier qu'affrontent les artistes contemporains. C'est ce en quoi ils cherchent désespérément leur lieu de la vérité et c'est ainsi qu'ils sont arrivés ici. Suspendus entre les deux extrémités ces artistes contemporains mobilisent tous les moyens possibles pour régler ce problème spécifiquement moderne. Pour cela il faut une volonté de forçat comme des liquidateurs qui se rapprochent du cœur des réacteurs. À chaque rencontre je leur ai demandé « Vivez-vous de votre art ? » Je pense qu'il faut être téméraire pour renoncer à un certain confort et être artiste, c'est-à-dire travailler à recomposer le monde. En tant que visiteur j'ai finalement trouvé un grand réconfort au milieu de ces démontages-remontages. Le grand démontage qui nous conduit à l'abîme se déroule dehors. Salut aux artistes, merci à Annie Agopian la directrice de la Maison populaire et à Raphaële Jeune, la commissaire de l'exposition aussi courageuse que les artistes et à nos deux agents d'accueil Claudine et Malika, et à tous les personnels de la Maison populaire qui ont participé à cette fabuleuse aventure intellectuelle. Désormais je porterai toujours attention aux expositions et j'espère qu'il en sera de même de tous les adhérents.

Kuong Hi Hudelot